

CINEMA

La guerre en pixels

Le dernier cri des techniques d'animation est à l'honneur dans "300", un opus relatant des faits pourtant historiques. Si les effets sont époustoufflants, l'interprétation reste médiocre.

300, à l'Utopolis

Après "Sin City", Hollywood adapte avec "300" une nouvelle bande dessinée signée Frank Miller. Plus sombre encore que le premier et encore plus violent qu'un film de Mel Gibson, "300" permet aux jeunes spectateurs de découvrir que Leonidas n'est pas seulement la marque d'un célèbre chocolat mais bien le Roi de Sparte qui a régné de 490 à 480 avant notre ère. Le Roi qui a "inventé" la démocratie et qui, grâce à sa bravoure et à l'héroïsme de ses trois cents guerriers, a réussi à tenir tête à Xerxès Ier et ses hommes venus de Perse pour envahir Sparte.

Si l'histoire de ce péplum nous plonge dans un passé extrêmement lointain, le cinéma qui permet de nous raconter cette histoire fait déjà partie du futur. Images de synthèse, du début à la fin, tournées uniquement en studio avec pour seul décor des panneaux bleus et verts, "300" ne ressemble pas du tout au cinéma de papa mais plutôt au cinéma des "Seigneurs des Anneaux." On y passe plus de temps à essayer de faire la part des choses entre ce qui est vrai

et ce qui est faux plutôt que de s'intéresser vraiment à l'histoire formatée pour assurer un succès certain.

Une chose est sûre, tous les acteurs sont vrais, même si les corps des Spartes ont subi quelques transformations digitales pour faire apparaître au mieux des pecto-

raux que nous ne pourrons jamais nous offrir. Mais l'interprétation - et principalement celle de Gérard Butler - déjà surnommé le futur Russel Crowe - est très convaincante tant aussi bien au niveau du physique que des expressions du visage. Et là, il n'y a pas eu d'intervention digitale



Si le cinéma d'animation digitale est maître des belles surfaces polies, il reste cepemdant loin derrière les profondeurs qu'offre le "vrai" cinéma.

Pour le reste, tout est faux. On nage en pleine histoire virtuelle avec des cieux de toutes les couleurs, des décors issus de l'imaginaire de Frank Miller et des monstres à faire pâlir Peter Jackson. La technique est donc au centre de la réussite de ce film qui doit tout à son côté visuel éblouissant.

Néanmoins, l'abondance des ralentis dans les scènes de combat donne un certain aspect de jeu vidéo dont on se serait bien passé. Même le côté historique de l'histoire a subi quelques aménagements pour garder une

linéarité au scénario et aussi un certain rythme au film.

Il faut dire que "300" garde bien le rythme. Aucun temps mort n'est à signaler. Même le début, avec ce cours d'histoire sur les mœurs et coutumes des Spartes, est assez soutenu, et principalement par la voix off qui colle parfaitement à l'image. Quant aux scènes de combat, aussi sanglantes les unes que les autres, elles sont parfaitement chorégraphiées sur une musique de circonstance.

"300" est d'ores et déjà reconnu par certains comme un film culte. Nous n'irons pas jusque-là. Il est certes un modèle cinématographique dans le genre mais aussi curieux que cela puisse paraître, dans le cinéma, il n'y a pas que le visuel qui compte. Et, même si les dialogues ont le mérite d'avoir été longuement travaillés et sortent des sentiers battus, le film ne parvient toutefois pas à être attachant, car le côté images de synthèse et une photographie sans âme plongent le film dans une ambiance glaciale et le spectateur prend alors un certain recul pour ne garder comme souvenir que le côté époustoufflant de l'image virtuelle.

Thibaut Demeyer

CHANSON

Un vieux loup

Paolo Conte est le maître incontesté de la chanson italienne. Pourtant, si beaucoup connaissent ses chansons, l'artiste qui se trouve derrière elles reste plutôt méconnu.

Paolo Conte, à la Rockhal, le 14 avril.

Si le nom de Paolo Conte n'évoque rien du tout pour vous, ne désespérez pas. Vous connaissez au moins une ou deux de ses chansons: "Azzuro", interprété jadis par Adriano Celentano, pour lequel il a écrit plusieurs autres tubes et "Via Via", dont la ligne de piano aussi simple qu'entêtante a été reprise dans une publicité de café. Alors que la chanson elle-même traite de souvenirs de la vie à la campagne durant la Deuxième Guerre mondiale. Mais Conte n'est pas à une contradiction près.

Né en 1937 au Piémont, dans une famille de notaires, c'est tout naturellement que le jeune Paolo se met au droit. Pourtant, sa carrière d'avocat ne le satisfait pas entièrement. Dès les années 60, il se met à composer de la musique et à faire ses premiers pas sur scène. En parallèle il garde toujours sa robe d'avocat qu'il troque le soir contre un costume de scène. Pendant ce temps il écrit "La coppa la più bella del mondo", une chanson d'amour qui assure un grand succès à Adriano Celentano. Mais il faudra attendre 1975 et un premier album portant simplement le nom de l'intéressé pour que Paolo Conte abandonne sa profession d'a-

vocat et se consacre exclusivement à la musique. Viennent les grands succès comme "Un gelato al limon" ou encore "Via Via". Sa renommée se répand sur le globe entier avec l'album "Paris

Milonga" en 1981. Puis vient "Appunti di viaggio", qui cartonne aussi bien que son prédécesseur. Mais c'est aussi le moment où Conte se retire du public, pour réapparaître deux ans plus tard avec un nouvel album, intitulé - encore une fois - Paolo Conte.

Et puis un nouveau silence jusqu'en 1990, l'année de "Parole d'amore scritte a macchina", qui montre une autre face du génie créateur de Conte. Car cette fois la mu-

sique est presque entièrement basée sur des chœurs et de la musique électronique. Suivent encore "Novecento" (1992) et "Una faccia in prestito" (1995), qui marquent un retour au sources.

On l'aura remarqué, Conte est au moins connu pour deux choses: l'une est son talent remarquable de compositeur et l'autre sa curiosité dans la recherche de sons et de mélodies. C'est intéressant de constater qu'en écoutant des

disques de Conte on sent tout de suite sa griffe, quels que soient les instruments ou les genres de musique qu'il emploie. Il sait simplement les réunir tous sous sa chape et les transformer en des chansons de Conte. Peut-être que son génie se trouve justement là.

En tout cas, l'interprétation en live des chansons par le vieux maître lui-même en a déjà surpris plus d'un-e. Réduisant à l'essentiel ses chansons les plus connues et les réinterprétant dans d'autres genres, Conte en concert a toujours sa réserve de surprises. Déjà son humeur pour la plupart du temps réservée tranche nettement avec l'image de l'italien au sang chaud. Il est un entertainer discret, qui sait donner au public ce qu'il attend et même beaucoup plus, mais en gardant toujours ses distances.

Jusqu'ici ces concerts sur le sol luxembourgeois étaient plutôt fréquentés par un public italien ou italophile du moins, et se déroulaient dans des halls de sport mal insonorisés et mal adaptés à l'univers de Paolo Conte. Espérons que la bonne sono de la Rockhal saura à la fois attirer une plus large palette de gens et qu'elle rendra justice à la voix rauque du vieux monsieur.

Luc Caregari



Sait faire fondre les glaces au citron à l'aide de sa seule voix: Paolo Conte (photo:warnermusic)